ses projets dépendaient en partie du résultat des négociations engagées avec le prince de Cobourg, la princesse Louise s'est exprimée en ces termes sur son père, le roi Léopold II :

Le roi mon père a été tellement monté contre moi par mes ennemis, on a si habilement su agir sur son cœur et sur son esprit qu'il nous faudra du temps et de la patience pour lui faire comprendre qu'il a été abominablement trompé. Je crois même que, si j'avais été à la place de mon père et si j'avais eu à subir les mêmes influences que lui, j'aurais, moi aussi, fini peut-être par ajouter foi aux mensonges d'adversaires implacables.

En ce qui concerne sa sœur, l'ancienne archiduchesse d'Autriche, aujourd'hui comtesse Lonyay, la princesse Louise a dit :

— Je suis, hélas ! brouillée depuis sept ans avec ma sœur Stéphanie. Elle a voulu tenter une réconciliation avec moi, l'année passée et venir à Lindenhof; mais le projet a échoué. Je pense cependant que, bientôt, je la verrai, et j'espère fermement qu'une réconciliation interviendra entre nous.

Elle a conclu comme suit :

— Tout ce que je désire, c'est la lumière, rien que la lumière, sur les terribles accusations que l'on a portées contre moi.

D'après l'*Humanité*, la princesse de Cobourg a quitté l'hôtel Westminster, où elle était descendue. A l'hôtel Westminster on refuse de donner à ce sujet le moindre renseignement en l'absence du directeur.

Eaux et égouts

UN VOYAGE DES CONSEILLERS DE PARIS EN ALLEMAGNE

Dix conseillers municipaux de Paris, conseillers généraux de la Seine et ingénieurs de la préfecture sont allés, au mois d'août, étudier, à Berlin, à Hambourg, à Francfort et à Wiesbaden, comment il est pourvu dans ces villes à l'alimentation en eau des habitants et comment on s'y débarrasse des eaux usées et des ordures ménagères.

Ils viennent de terminer leur voyage, et nous avons recueilli de l'un d'eux, M. Parisot, conseiller général, quelques indications intéressantes sur les observations faites. Les visiteurs ne se sont pas bornés d'ailleurs à s'occuper des eaux et de l'assainissement, mais chaque fois que l'occasion s'en est présentée, ils ont glané sur les autres services municipaux d'utiles renseignements.

C'est Berlin, nous dit M. Parisot, que nous avons visité d'abord. Avec une complaisance que nous avons retrouvée plus tard dans tous nos déplacements, les membres de la municipalité se sont mis à notre disposition, et nous avons vu dans tous leurs détails fonctionner les différents services.

A Berlin, l'eau potable est tirée soit, au moyen de puits, d'une nappe souterraine qui est très abondante, soit de la Sprée. Mais comme l'eau de la Sprée est ferrugineuse, on l'élève d'abord, puis on la fait retomber en cascades — en oxygénant ainsi le fer qu'elle contient — dans les réservoirs d'où partent les conduites de distribution. Berlin, ainsi alimenté, ne manque jamais d'eau.

A Hambourg, la population boit de l'eau de l'Elbe, filtrée par un procédé analogue à celui qu'on emploie à Paris; nous avons remarqué seulement que le filtrage est meilleur que chez nous, par suite de la plus grande épaisseur des couches de galets, de cailloux et de sables que doit traverser l'eau.

A Francfort, on boit de l'eau du Mein filtrée ou de l'eau de puits venant d'une nappe souterraine qui n'a jamais tari. On procède au forage de ces puits d'une façon originale. Un gros tuyau de fonte est enfoncé d'abord jusqu'à la nappe d'eau, puis dans l'axe de ce tuyau on glisse un tube plus petit et fait d'une matière poreuse. On remplit de sable l'intervalle qui sépare les deux tubes et enfin on retire le tuyau extérieur. Ainsi l'eau qui pénètre dans le tube restant doit auparavant traverser la couche de sable et se trouve par conséquent filtrée.

Le service des eaux à Francfort présente une autre originalité. Chaque habitant a droit gratuitement à 160 litres d'eau par jour dans la ville et à 60 litres dans les faubourgs. La Ville se couvre des frais d'exploitation par une taxe de 4 0/0 sur les loyers supérieurs à 250 mark. Les petits loyers sont exempts de cette contribution.

A Wiesbaden enfin, la ville alimente également ses réservoirs avec l'eau d'une nappe souterraine. Mais, en outre, la configuration du sol a fourni une solution merveilleuse du problème de l'eau. Il existe, dans une montagne voisine de la ville, une immense cuvette naturelle où s'emmagasinent les eaux de toutes les sources environnantes. On s'est servi de cette cuvette dont on a bouché l'issue par un mur en brique faïencée de 7 mètres d'épaisseur. Lorsque les puits ne suffisent pas à l'alimentation on entr'ouvre la porte de briques au moyen d'un appareil hydraulique et l'eau vient remplir les conduites de distribution. Ce dispositif a coûté 7 millions; mais il a l'avantage de ne nécessiter aucune dépense d'entretien. Deux hommes suffisent à en assurer le fonctionnement.

Voilà ce que nous avons vu d'intéressant en ce qui concerne les eaux potables. C'était pour nous la question importante. Je serai bref en ce qui concerne nos autres observations.

L'évacuation des eaux usées se fait à Berlin comme à Paris, avec cette différence à l'avantage de Berlin que la Ville dispose de terrains d'épandage largement suffisants et que l'exploitation des prairies artificielles — on y fait six coupes par an — la dédommage amplement des frais d'épandage. J'ajoute que l'air est si pur au centre même des terrains, qu'on ne noie pas comme les nôtres, qu'un sanatorium pour tuberculeux y a été installé et que, dans la population malade qui l'habite, la mortalité n'est pas plus forte que dans les villes voisines chez la population saine.

A Hambourg, les ordures ménagères sont incinérées et leur combustion sert à la production de gaz d'éclairage et d'énergie électrique. Le coût de l'incinération n'est que de un mark pour 1,000 kilos, et la vente des sous-produits compense largement cette dépense. On utilise même les scories de gadoues incinérées pour le filtrage des eaux d'égout, qui peuvent ensuite être, sans danger, renvoyées à l'Elbe.

Presque partout d'ailleurs, en Allemagne, on *dégrossit* les eaux usées, c'est-à-dire qu'on enlève par des moyens mécaniques le plus gros des matières solides en suspension avant de les épandre ou de les rejeter à la rivière.

A Francfort, les eaux d'égouts sont traitées par le sulfate d'alumine et le sulfate de fer, puis après des décantations successives renvoyées au Mein ou utilisées dans des champs d'épandage.

En somme, de ce côté, peu de choses à glaner. Et nous avons pu constater qu'en ce qui concerne les réseaux d'égouts proprement dits, Paris est bien en avance sur l'étranger.

Qu'avons-nous noté encore de curieux — qui ne se rattachait pas directement au but de notre voyage? Je cite de souvenir :

Le musée d'hygiène de Berlin — vous savez qu'il est question d'en créer un à Paris. On y a réuni tous les appareils connus d'hygiène et de protection des travailleurs.

A Berlin, encore, l'organisation des colonies scolaires. La Ville a des écoles gratuites et des écoles payantes. Les bénéfices procurés par l'enseignement payant sont affectés à l'envoi en vacances de tous les élèves de l'enseignement gratuit qui en manifestent le désir.

Toujours à Berlin, les « bains municipaux » où pour 10 pfennigs (12 centimes et demi) on a eau, linge et savon et pour 30 centimes un bain « complet ». L'établissement reçoit de 350 à 400 clients par jour et réalise des bénéfices appréciables.

A Hambourg, je vous l'ai dit, l'incinération des ordures fournit l'électricité nécessaire à l'exécution de divers travaux de voirie. Nous avons, grâce à cette électricité, voyagé en bateau municipal des bassins filtrants jusqu'aux points de captage de l'Elbe. Et, chose peu banale, nous sommes revenus à notre point de départ en voiture « à voiles » à la vitesse de 30 kilomètres à l'heure.

A Francfort, enfin, nous avons vu de vieux quartiers insalubres que la ville va exproprier et dont elle concédera gratuitement les terrains à des entrepreneurs qui y élèveront des maisons ouvrières. Ces maisons devront comporter de nombreux logements de 300 mark comprenant trois pièces, une cuisine avec eau froide, eau chaude et électricité...

Toutes ces observations vont être consignées dans deux rapports que soumettront prochainement à leurs collègues MM. Ernest Moreau, président de la commission des eaux, et Parisot. Un rapport administratif de M. Bechmann, ingénieur en chef, complétera les renseignements fournis au conseil municipal et au conseil général, qui y pourront trouver la matière d'utiles réformes.

FAITS DIVERS

LA TEMPÉRATURE

Bureau central météorologique

Lundi 12 septembre. — Une dépression s'est avancée rapidement sur l'ouest de l'Europe. Le baromètre marque 752 mm. à Valentia, après avoir baissé de 12 mm. depuis hier.

Des pressions supérieures à 765 mm. persistent sur la mer du Nord et l'Allemagne.

Le vent est modéré d'entre est et sud sur la Manche, faible du sud en Bretagne et en Gascogne, de l'est en Provence.

Des pluies sont tombées dans le nord-ouest de l'Europe; en France, on signale des averses orageuses dans l'ouest et le centre.

On a recueilli 13 mm. d'eau à Clermont, 12 au Havre, 11 à Brest.

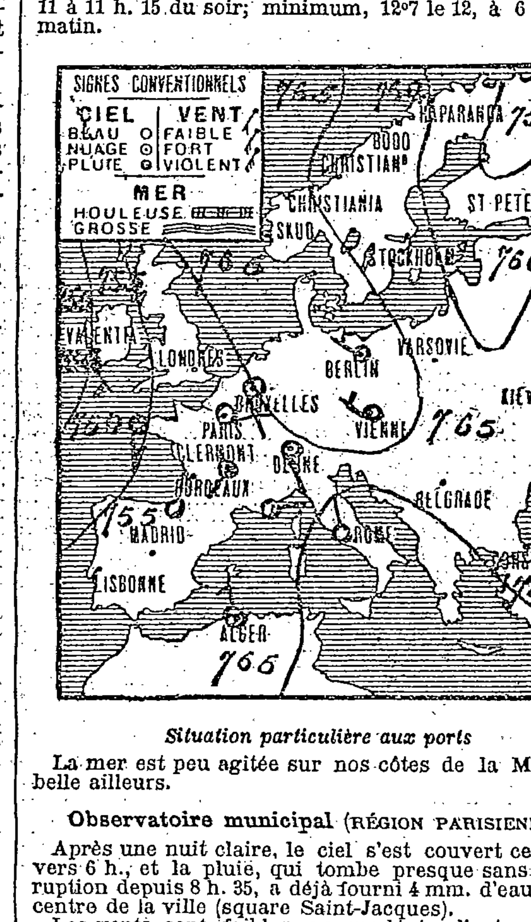
La température a monté sur nos régions. Ce matin le thermomètre marquait : + 7° à Christiansund, 14° à Paris, 18° à Nantes, 23° à Alger.

On notait : + 14° au puy de Dôme, 8° au mont Ventoux, 5° au pic du Midi.

En France, des averses sont probables avec température voisine de la normale.

A Paris, hier, la température moyenne, 13°7, a été inférieure de 1°5 à la normale (15°2).

A la Tour Eiffel, température : maximum 16°2, le 11 à 11 h. 15 du soir; minimum, 12°7 le 12, à 6 h. du matin.



Situation particulière aux ports

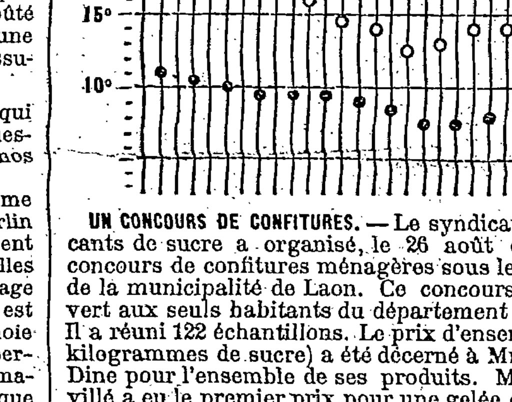
La mer est peu agitée sur nos côtes de la Manche, belle ailleurs.

Observatoire municipal (RÉGION PARISIENNE)

Après une nuit claire, le ciel s'est couvert ce matin vers 6 h., et la pluie, qui tombe presque sans interruption depuis 8 h. 35, a déjà fourni 4 mm. d'eau sur le centre de la ville (square Saint-Jacques).

Les vents sont faibles ou modérés d'entre Est et Sud-Est; la pression barométrique tend à baisser.

La température, qui présentait hier des maxima voisins de 20° dans toute la région, fraîchit de nouveau.



UN CONCOURS DE CONFITURES. — Le syndicat des fabricants de sucre a organisé, le 26 août dernier, un concours de confitures ménagères sous le patronage de la municipalité de Laon. Ce concours était ouvert aux seuls habitants du département de l'Aisne. Il a réuni 122 échantillons. Le prix d'ensemble (cent kilogrammes de sucre) a été décerné à Mme Juliette Dine pour l'ensemble de ses produits. Mme Beauvillé a eu le premier prix pour une gelée de pommes dont le jury a été émerveillé et dont voici la recette, telle que Mme Beauvillé l'a rédigée elle-même :

Je prépare un sirop de sucre concentré et bouillant dans lequel je jette mes fruits et je poursuis l'ébullition pendant environ 30 à 40 minutes, c'est-à-dire le temps nécessaire et suffisant pour chasser l'eau des fruits; mes confitures ne renferment aucune substance étrangère facilitant leur coagulation ou leur clarification. Les proportions employées sont les suivantes : 500 grammes de sucre pour 500 grammes de fruits.

La même marche peut être suivie avec les cerises, les fraises, la rhubarbe.

Dans son rapport, M. Emile Saillard a fait les observations suivantes :

Les fruits qui ont surtout servi de bases aux préparations exposées sont, ainsi qu'on l'a déjà vu, la groseille, la framboise, la fraise, la prune, l'abricot et, enfin, quoique moins souvent, l'orange, la tomate, la cerise, la mûre, le cassis, la rhubarbe. Il y avait beaucoup de confitures, de gelées et de compotes; par contre, les conserves de fruits dans le sucre étaient fort peu nombreuses : cinq ou six, tout au plus. Il y a lieu de le regretter, car ces conserves, quand elles sont bien préparées, sont délicieuses et elles permettent de laisser aux fruits leur forme, leur couleur et beaucoup de leur saveur naturelle. D'ailleurs, ne valent-elles pas les conserves à l'alcool? Ne leur sont-elles même pas supérieures?

Il n'est pas exagéré de dire que leur préparation aussi bien que celle des confitures et compotes, pourraient être bien plus répandues en France qu'elles ne le sont actuellement. Jusqu'ici, un gros obstacle s'y opposait : le prix du sucre. Pour beaucoup de ménages la confiture, la conserve de fruits étaient des aliments de luxe, qu'on ne devait regarder que d'un œil économe. Il n'en est plus de même aujourd'hui, à cause de la diminution de l'impôt. La consommation du sucre va donc recevoir, de ce chef, et rien que du côté des friandises à base de fruits, un énergique et fécond stimulant.

LES REINES DES HALLES. — Mlles Jeanne Troupel, Balmadier et Leclinf, les reines des marchés parisiens, sont arrivées hier après-midi à Paris, retour des fêtes auxquelles la municipalité de Turin les avait gracieusement invitées. Reçues à la gare de Lyon par des représentants des comités des halles et marchés, elles se sont déclarées enchantées de l'accueil qui leur avait été fait en Italie. Après quoi elles sont montées dans un break décoré aux couleurs franco-italiennes et se sont rendues au siège du comité des halles, où un lunch leur a été offert.

LA GOULUE DÉVORÉE PAR UN LION. — Mme Louise Droisner, qui est bien connue sous le nom de la Goulue, a été, hier soir, à la foire de Saint-Cloud, où elle est dompteuse dans une petite ménagerie que tient son mari, à demi dévorée par un des fauves qu'elle présentait au public. La foire de Saint-Cloud s'ouvrait précisément hier. Le temps était magnifique. Une foule nombreuse se promenait dans les allées du parc où sont installées les baraques foraines.

Tout à coup, vers six heures et demie du soir, les spectateurs sortaient en désordre de l'une de ces baraques, la ménagerie de la Goulue. Dans la hâte de sortir, ils arrachaient les bancs, les brisaient, et ils déchiraient les toiles de la tente dont il ne restait bientôt que des débris.

Un tragique spectacle s'offrait alors au public. Au fond de la cage principale, un énorme lion, le « Négus », tenait en ses pattes formidables le corps d'une femme dont le brillant costume de dompteuse était inondé de sang. Il dévorait une partie de la tête de la malheureuse et le bras gauche.

En vain, deux soldats qu'on avait requis, en l'absence de tout autre moyen de coercition contre le fauve en cas de danger, plongeaient-ils leur baïonnette jusqu'à la garde dans le corps de l'animal furieux. En vain, M. Droisner, prenant un énorme trident, l'enfonçait-il dans le flanc du lion. Rien ne le détournait de sa victime qu'il continuait de dépecer avec un acharnement féroce. Enfin, quelqu'un eut l'idée de prendre une pince au moyen de laquelle il s'empara d'une des oreilles du fauve. En tirant avec force, on réussit à lui détourner la tête et à retirer de ses griffes la malheureuse femme. Inutile de dire qu'elle était dans le plus triste état.

Les crocs du lion lui avaient ouvert la boîte crânienne à gauche et lui avaient fait un trou à l'occiput. Le fauve lui avait dévoré l'oreille gauche et une partie de la joue. Tous les muscles du bras gauche étaient arrachés. Elle avait enfin à l'abdomen des blessures assez profondes, encore qu'elle eût été protégée de ce côté par un épais bourrelet, destiné, précisément, à empêcher qu'au cours de ses exercices les fauves pussent lui donner des coups de griffe.

Elle a été transportée à l'hospice de Saint-Cloud où elle a subi hier soir une douloureuse opération. Elle délirait. Parfois, cependant, elle parlait avec toute sa lucidité de l'affreuse épreuve qu'elle venait de traverser.

Le lion dont elle a été la victime hier soir est un redoutable animal qui appartenait naguère à la ménagerie Bostock où l'on n'avait pu parvenir à le dompter. La Goulue, convaincue qu'elle finirait par en triompher, l'acheta malgré les observations de son mari, qui lui disait :

— Ce lion est fou ! Il n'y a rien à en faire.

Mais la Goulue s'entêta :

— J'en viendrai à bout ! affirmait-elle.

En effet, elle parvint à lui faire faire des exercices assez difficiles, dont l'un, le « Saut de la barrière humaine », est particulièrement dangereux. La Goulue, s'inclinant en avant, et baissant la tête, force le lion à passer d'un bond par-dessus ses épaules.

Négus, hier, paraissait être d'assez mauvaise humeur. Il ne faisait qu'en rechignant et en grondant les exercices habituels. Lorsque, vers six heures et demie, la Goulue voulut lui faire faire le saut de la barrière humaine, il se jeta sur elle, la prit par le bassin et la jeta au fond de la cage, comme nous venons de le raconter.

Grièvement blessé par les coups de baïonnette et de trident qu'il a reçus, Négus est considéré comme perdu.

UN CRIME PASSIONNEL. — Un crime a été commis, hier, à midi, dans un hôtel de la rue de Strasbourg, l'hôtel Français, situé en face de la gare de l'Est. Un jeune homme, qui habitait l'hôtel depuis trois jours, a tué, à coups de revolver, une jeune femme qui était venue lui rendre visite.

Le locataire qui, sous le nom de Louis Georges, âgé de vingt-cinq ans, rentier, venant de Bar-le-Duc, s'était fait inscrire ici jeudi, nous dit le propriétaire de l'hôtel Français, reçut, le jour même et les deux suivants, la visite de son amie. Comme elle ne venait pas, hier matin, il donna des signes d'une vive impatience et envoya, coup sur coup, trois dépêches pneumatiques.

Elle parut enfin vers midi. Quelques minutes plus tard, au moment où les voyageurs venaient de se mettre à table, trois détonations se firent entendre dans la chambre de l'entresol où logeait M. Georges. Je montai précipitamment, mais j'arrivai trop tard pour trouver mon locataire. Il avait eu le temps de s'enfuir par l'escalier de service qui communique avec le café de l'hôtel.

Au milieu de la chambre, la jeune femme que je venais de voir entrer était étendue sans vie sur un fauteuil, la tête percée de trois balles. M. Kien, commissaire de police, que je fis aussitôt prévenir, vint procéder aux constatations.

L'identité des deux personnages de ce drame a pu être établie dans l'après-midi. La victime, jeune femme de vingt et un ans, se nommait Marie-Valentine, dite Renée Botelin. Elle habitait depuis deux ans un petit appartement, sous-loué à M. Million, 49, boulevard de Magenta. Grande, brune, distinguée d'allures, elle passait pour très sérieuse. Elle vivait avec un homme qui pourvoyait à son entretien, et qui s'était donné pour un rentier, vicomte de La Redorte.

Il y a quelques jours, le pseudo-vicomte, qui n'était autre que l'assassin, et se nomme en réalité Georges Peslerbe, quittait l'appartement du boulevard de Magenta, son amie lui ayant signifié qu'elle désirait se séparer de lui.

Georges Peslerbe, employé dans une maison de banque du quartier de la Bastille, s'étant livré à des spéculations malheureuses, et Renée Botelin craignant, dit-on, que son ami ne se rendît coupable d'indélicatesse, elle ne voulait pas, en continuant d'accepter de l'argent de lui, s'en rendre responsable.

Telles sont les raisons qui auraient poussé la jeune femme à éloigner d'elle Georges Peslerbe. Mais elle consentit à le revoir, puisqu'elle lui rendit trois fois visite quand il fut descendu à l'hôtel Français.

Hier matin elle reçut les dépêches que lui adressait son ami. Dans la dernière, il annonçait qu'il allait se donner la mort. Effrayée, la jeune femme se décida à se rendre à l'hôtel de la rue de Strasbourg, en disant à son logeur qu'elle allait déjeuner en ville.

Georges Peslerbe, qui est fils d'un honorable médecin de Nangis (Seine-et-Marne), a reçu une excellente éducation. Mais, très ambitieux et coureur d'aventures, il mena, dès qu'il arriva à Paris, une vie désordonnée et dangereuse, vu la modicité de ses ressources. Dans la maison de banque où il était employé, il touchait des appointements mensuels de deux cents francs.

Le corps de Renée Botelin a été levé à six heures du soir, et transporté à la Morgue aux fins d'autopsie.

ACCIDENT MORTEL D'AUTOMOBILE. — Conduite par le chauffeur Auguste Allier, âgé de vingt-six ans, Mme Melba, la célèbre cantatrice, qui habite en ce moment à l'hôtel Ritz, se rendait hier, en automobile, à Versailles. Elle était accompagnée de ses deux cousines, Mlles Walker.

Au moment où, suivant l'avenue de Villiers, la machine allait tourner dans la rue Guersant, sans que, aux dires de plusieurs témoins, l'allure eût rien d'excessif, un rentier, M. Pierre Benoît, âgé de cinquante-trois ans et demeurant 13, rue Lebon, quittait le trottoir, et se disposait à traverser la rue.

Le chauffeur de l'automobile de Mme Melba n'eut pas le temps de serrer ses freins, et, M. Benoît fut renversé. Sa tête porta sur le rebord du trottoir, et les roues de la voiture lui passèrent sur le corps. Quand on le releva, on put constater qu'il avait dû mourir sur le coup : le thorax et la colonne vertébrale étaient brisés.

M. Pierre Benoît était veuf. Ses enfants et petits-enfants, actuellement en villégiature au bord de la Manche, ont été prévenus télégraphiquement par M. Chapelle, commissaire de police du quartier des Ternes.

Mme Melba, très douloureusement affectée par cet accident, a regagné l'hôtel Ritz, où elle a dû s'aliter. Elle était sortie, ce matin, quand nous nous sommes présentés à l'hôtel.

Le corps de M. Benoît a été transporté dans la soirée au domicile du défunt.

ASSASSINAT. — On nous écrit de Fougères qu'un jeune ouvrier de dix-huit ans, René-Joseph Gaulier, connu pour sa violence et sa brutalité, a tué son camarade, Constant Lazé, du même âge que lui, à coups de couteau catalan, et cela sans aucun prétexte sérieux, pour une simple querelle de métier. Le malheureux Lazé est mort d'une perforation de la jugulaire inférieure ayant produit une hémorragie interne. Son cadavre fut relevé par la police, qui transporta le corps au poste de police. Gaulier, qui a assisté sans émotion à l'autopsie de sa victime, ne manifeste aucun regret de son crime.

ACCIDENT DE TRAMWAY. — On télégraphie de Marseille qu'un grave accident de tramway s'est produit hier soir à l'angle du boulevard du Palais et de la rue Forbin. Une voiture qui descendait la pente rapide du boulevard a rencontré un tramway de la ligne circulaire Belle-de-Mai.

La collision a été violente, et les voitures ont été brisées en partie.

Six personnes ont été assez gravement blessées, un rentier, notamment, M. Mercadier, qui a été transporté à l'Hôtel-Dieu. D'autres voyageurs ont été contusionnés. L'accident paraît dû à une erreur d'aiguillage.

INFORMATIONS DIVERSES

— L'eau de Vichy-Célestins, bue aux repas, agit rapidement dans le traitement des manifestations de l'arthritisme, dont la plus connue est le rhumatisme, en s'attaquant à la cause première et en modifiant la constitution même du malade. En présence des fraudes et imitations, avoir soin d'exiger « *Vichy-Célestins* ».

VARIÉTÉS

LE MARÉCHAL CANROBERT (1)

Malgré mon estime pour son talent et ma sympathie pour sa personne, j'ai bien envie de faire une querelle à M. Germain Bapst. Voici un troisième volume consacré, comme les deux précédents, à la vie du maréchal Canrobert. J'y cherche, dès le début, quelques traits nouveaux de cette physionomie si peu banale, d'une originalité si savoureuse et, au lieu de ce qu'on est naturellement en droit d'y chercher, j'y trouve un curieux portrait de la reine douairière de Suède, veuve de Bernadotte, et un crayon spirituel des diplomates qui ont signé le traité de Paris en 1856. Tout cela est amusant, mais pas tout à fait en situation. Je ne me réconcilie avec l'auteur qu'au moment où le maréchal rentre en scène.

I

C'est à la veille de la campagne d'Italie. Si l'empereur Napoléon III s'est toujours souvenu de ses relations de jeunesse avec les révolutionnaires de la péninsule, si son attachement pour le principe des nationalités vient surtout de l'intérêt particulier qu'il porte aux Italiens, il serait inexact de croire qu'il adopta tout de suite, sans hésitation et sans tâtonnements, la politique qui devait plus tard lui devenir si fatale. Avant de s'engager à fond dans la défense d'un principe qui ne nous intéressait en rien, — puisque notre unité était faite depuis longtemps, — et qui ne pouvait servir qu'à d'autres, il essaya à plusieurs reprises de s'entendre avec celui des Etats du centre de l'Europe qui représente le mieux la politique conservatrice. Un de ses meilleurs ministres des affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, insista souvent auprès de lui pour qu'il assurât l'équilibre européen par une alliance avec l'Autriche. Il ne s'y refusait pas, tout en se réservant des portes de sortie; mais il faut dire à sa décharge que le gouvernement autrichien ne se prêta que de très mauvaise grâce à ces ouvertures.

Le Piémont avait pris les devants en s'associant à la campagne de Crimée et en obtenant de se faire représenter au Congrès de Paris. Le prince Napoléon, devenu gendre de Victor Emmanuel, fut aussi pressant, Cavour fut aussi adroit que la diplomatie autrichienne se montra défiante et réservée. Même alors, même au moment où toutes les préférences de l'empereur allaient à l'Italie l'indécision de son caractère, son penchant naturel à demeurer dans le vague et dans l'obscur tinrent pendant plusieurs mois les événements en suspens. Un jour il paraissait décidé, le lendemain, il l'était moins. Il voulait et il ne voulait pas la guerre. Ces incertitudes et surtout le mystère dont il tenait à s'envelopper nuisirent singulièrement aux préparatifs de la campagne. C'est le trait caractéristique des guerres du second Empire. A l'inverse des conceptions précises et puissantes de Napoléon Ier, guerre de Crimée, guerre d'Italie, guerre du Mexique, guerre de 1870, elles se sont toutes faites avec une préparation insuffisante.

Au printemps de 1859, pas une instruction, pas un ordre militaire ne part des Tuileries sans être immédiatement contredit par une dépêche ou par une communication en sens contraire adressée au *Journal officiel*. Les généraux eux-mêmes, qui vont porter le poids de la campagne, sont ballottés entre des impressions opposées. Le ministre de la guerre rabroue ceux qui parlent de partir, et le surlendemain il leur ordonne de faire leurs paquets séance tenante. L'empereur, né conspirateur, toujours mystérieux, voudrait qu'une armée se tînt prête à franchir les Alpes sans que personne le sût ni en France ni à l'étranger, sans qu'aucun préparatif apparent fût fait. En réalité, de peur de laisser transpirer quelque chose, personne ne fait rien. A Lyon, par exemple, où se concentrent les premières troupes, le désordre est indescriptible. Les soldats campent dans les rues. Partout des convois, des détachements, des caravanes de mulets ou des files de charrois. A Gap, Bourbaki ne trouve pour sa division, ni tentes, ni couvertures, ni bidons, ni effets de campement, ni cartouches. Dans le corps d'armée que doit commander le maréchal Canrobert, on a simplement oublié les états-majors, l'intendance, la prévôté, les services de santé, l'artillerie et le génie.

Il n'y a pas non plus de plan de campagne. Le maréchal est envoyé à Turin pour s'entendre avec Victor-Emmanuel et avec les généraux sardes. On se décidera suivant les circonstances. La grosse affaire pour le roi de Piémont et pour Cavour était de ne pas laisser enlever Turin par les Autrichiens. Tous deux redoutaient avec raison l'effet déplorable que produirait sur le pays tout entier la perte de la capitale. Seulement ils ne voyaient qu'un moyen de couvrir Turin, c'était de défendre le passage de la Dora. Le premier service que leur rendit Canrobert fut de visiter les lieux et de leur démontrer l'impossibilité de se maintenir sur une ligne si étendue. Quoique la décision ne fût pas le trait dominant de son caractère, il eut ce jour-là la vision très nette des responsabilités et, au risque de mécontenter l'empereur, il prit sur lui de modifier le plan de bataille des Piémontais en menaçant les Autrichiens d'une attaque de flanc, ce qui était une autre manière de sauver la capitale. Victor-Emmanuel n'oublia jamais ce début de leurs relations et lui en garda une sincère reconnaissance.

Lorsque l'empereur arrive à son tour pour prendre le commandement de l'armée, il s'étonne de tout ce qui lui manque, de l'impossibilité absolue où il se trouve de faire ce qu'il désire, faute de matériel. Il avait songé à traverser le Pô, il ne le peut pas sans équipages de pont. Il pensait au siège de Plaisance, mais il n'a pas sous la main l'artillerie nécessaire. Les renseignements précis lui font également défaut. Quoiqu'il soit en pays ami, chez des alliés qu'il vient défendre, son service d'informations n'est pas toujours sûr. Sous l'impression de nouvelles contradictoires, souvent fausses, il fatigue les troupes et surtout le roi de Piémont par l'incertitude des ordres qu'il donne. Une dépêche à peine envoyée est contredite aussitôt par une autre dépêche.

Heureusement, les deux armées se touchent. Entre des combattants si rapprochés les rencontres sont inévitables. C'est d'abord le général Forey à Montebello, puis le roi Victor-Emmanuel et le 3e zouaves à Palestro. Là il semble que l'empereur, définitivement informé, tenu cette fois au courant des mouvements de l'adversaire, ait pu exécuter la marche de flanc qu'avant son départ de France le vieux Jomini lui avait conseillée. M. Germain Bapst a raison d'insister sur l'importance de cette manœuvre. C'est une des rares occasions où la stratégie jouera un rôle. Les succès ultérieurs seront dus bien plutôt à la valeur du soldat qu'aux combinaisons des généraux.

II

En lisant le récit coloré et exact que nous fait M. Germain Bapst de la bataille de Magenta, je crois entendre encore ce que racontait au retour de la campagne mon vieil ami, le général de Lacharrière. Oui, c'est bien cela : l'armée autrichienne retirée sur la rive lombarde du Tessin, retranchée derrière le canal qui s'appelle le Naviglio-Grande, dissimulée par les plis de terrain, par les vignes, par les arbres et surgissant tout à coup devant l'empereur et devant une partie de la garde impériale, lorsqu'il n'y a plus moyen de revenir en arrière sans avoir l'air de fuir; là un duel épique qui dure une partie de la journée, sous un soleil brûlant; l'empereur, d'abord plein de confiance parce qu'il entend à sa droite le canon de Mac-Mahon, puis troublé de ne plus l'entendre, inquiet de l'immobilité du roi de Sardaigne dont il attendait du secours à sa gauche, violemment ému par le spectacle de ses grenadiers épuisés et décimés, finissant par repasser le Tessin dans la crainte d'être surpris par les Autrichiens. Lorsque arriva enfin la brigade de Lacharrière et que le maréchal Canrobert prit la direction du combat, il était temps. Accablés par la chaleur et par la durée de la lutte, la plupart blessés, les soldats de la garde impériale se couchaient sur les talus, dans les fossés, derrière les haies, sans pouvoir faire un mouvement.

Le mérite spécial du maréchal Canrobert, sa part dans la victoire fut de discerner rapidement quelle était la clef de la position. A droite et à gauche on pouvait contenir les Autrichiens. Mais au centre, à Ponte-Vecchio, ils paraissaient inexpugnables. C'est sur ce point que le maréchal concentra tous les efforts de son artillerie et lança ses colonnes d'attaque. L'acharnement du combat y fut tel, que le village fut pris et repris pendant tout l'après-midi; et que nous ne pûmes en rester les maîtres qu'au septième assaut, vers le soir. Pendant ce temps, Mac-Mahon emportait Magenta dans un élan magnifique, et les deux parties de l'armée française, séparées pendant toute la journée, pouvaient se réunir dans un triomphe commun. Malgré les dépêches et les rapports qui arrivaient de toutes parts annonçant le succès, l'empereur, encore sous le coup des émotions de l'après-midi, ne pouvait croire qu'il fût sorti vainqueur de l'effroyable tourmente. Le bulletin de victoire qu'il fit insérer au *Journal officiel*, se ressent de ces impressions. Le ton en est plein de modestie. C'est celui d'un homme qui a le sentiment d'avoir échappé à un grand péril.

Tous les acteurs de la scène, depuis les soldats jusqu'aux généraux, M. Germain Bapst les peint dans la variété de leur attitude : les uns calmes, stoïques, inébranlables sous le feu; les autres dévorés d'impatience, toujours prêts à courir tous les hasards, emportés par le démon de la guerre. Il ne raconte pas seulement en historien, il sent et il écrit en poète. Le souvenir de ses longs entretiens avec le maréchal Canrobert, les confidences qu'il a reçues lui font voir comme dans un cadre lointain autour des scènes et des figures militaires le merveilleux décor de la nature italienne, les vignes courant d'arbre en arbre, la verdure plantureuse de la Lombardie, les roses qui embaument l'air, les matinées délicieuses, les nuits tièdes et parfumées. Tous ces souvenirs poétiques se mêlaient chez les survivants aux réminiscences de guerre et de gloire.

Aucun d'eux ne pouvait oublier non plus ce qui adoucissait tant de fatigues, ce qui exaltait les courages : l'accueil enthousiaste de la population italienne, les acclamations des hommes, les baisers envoyés des fenêtres par les femmes et par les jeunes filles, les fleurs arrachées des corsages et tapissant les routes sur les pas de nos soldats. Après Magenta, l'entrée des troupes françaises à Milan fut un triomphe. Des guirlandes, des tentures décoraient les maisons, des drapeaux flottaient aux balcons, des cierges s'allumaient en plein vent. Lorsque l'empereur parut, des femmes, des hommes, de petits enfants se jetaient sous son cheval dont ils baisaient la crinière et embrassaient les jambes, au risque d'être foulés aux pieds. Les mères lui tendaient leurs nourrissons en lui envoyant leurs bénédictions, en l'appelant leur libérateur, leur sauveur, leur bienfaiteur.

III

Très émouvant aussi et très fidèle, le récit de la journée de Solférino. Pour rendre hommage à une chère mémoire, j'ai visité le champ de bataille, j'ai gravi les pentes escarpées qui conduisent au cimetière et à la tour. C'est là, contre des murs crénelés sans ouverture, que le maréchal Baraguay-d'Hilliers envoyait à la mort des colonnes de fantassins, au lieu de faire ouvrir une brèche par l'artillerie. Quand il songea à se servir de ses canons, des centaines de morts et de blessés étaient étendus sur les talus. Cette boucherie, qu'il eût été si facile d'éviter, est une des preuves de la faiblesse de l'empereur. Quelques jours auparavant, il avait eu contre le même maréchal le plus grand de tous les griefs : il l'avait vu à Melegnano, sans profit pour personne, sacrifier inutilement des vies humaines. Au moment où les Autrichiens allaient être enveloppés par le mouvement le mieux combiné de la campagne, Baraguay-d'Hilliers, pour avoir, lui aussi, sa journée et sa victoire, les avait attaqués de vive force avant que ses collègues eussent pu entrer en ligne. Lorsque l'empereur pénétra dans le village, le premier spectacle qui frappa ses yeux fut celui des cadavres étendus sur la chaussée. Dans un seul régiment, le colonel et trente-deux officiers venaient de tomber, victimes de l'ambition de leur chef. Napoléon III eut alors une violente explosion de colère, la seule dont ses familiers aient été témoins. Mais il se borna à s'emporter sans adresser aucune observation au coupable. Celui-ci, qui ne tenait aucun compte de la vie des hommes, recommença le lendemain.

A Solférino, le maréchal Canrobert occupait l'extrême droite de l'armée française. L'empereur, averti par des espions qu'un corps d'armée devait sortir de Mantoue pour le prendre à revers, lui avait fait dire dès le matin de veiller avec soin sur sa droite. A sa gauche, le général Niel, officier distingué d'une arme spéciale, mais peu habitué aux manœuvres, avait engagé successivement contre les Autrichiens tous ses régiments et toutes ses réserves. Vigoureusement attaqué, serré de près, menacé d'être débordé, il appelait au secours. Par habitude de marcher au canon, par un sentiment de camaraderie auquel il ne manqua jamais, Canrobert, malgré les instructions de l'empereur, envoie au général Niel d'abord la division Renault, puis la division Trochu.

Ce renfort, qui suffit à sauver la situation, n'empêcha pas le général Niel de se plaindre amèrement. Il y eut même dans la soirée une explication des plus vives entre les deux commandants de corps d'armée. Le maréchal était encore sous le coup de l'incident lorsque, après la campagne, il alla reprendre son poste à Nancy. Il m'en parla à plusieurs reprises avec émotion. Il savait que le général avait l'oreille de l'empereur et il ne doutait pas d'avoir été accusé par lui auprès du souverain. Avec sa nature loyale et généreuse, le maréchal s'indignait surtout qu'on pût le croire capable d'abandonner un camarade dans l'embarras. « J'ai fait le contraire de ce qu'on me reproche, disait-il en appuyant sur les mots. Quoique les officiers d'ordonnance de l'empereur, confirmant ses instructions, fussent montés au clocher de Médole et m'eussent signalé à ma droite un gros nuage de poussière qui semblait indiquer la marche d'un corps autrichien, je n'ai pas hésité à me dégarnir au profit de mon voisin de gauche. Si j'avais eu les sentiments bas qu'on me prête, j'aurais agi tout autrement. J'aurais laissé écraser le corps de Niel et alors, avec mes troupes fraîches, avec mes trois admirables divisions, Renault, Trochu, Bourbaki, j'aurais rétabli le combat, sauvé l'armée, et je serais devenu le Thésée de Solférino. »

En dehors de ce point spécial, le maréchal Canrobert, comme l'empereur, parlait avec une extrême modestie des opérations de toute la campagne. Il avait vu de près la fragilité, le décousu, la vanité des combinaisons stratégiques. Lui même soldat dans l'âme, beaucoup plus soldat que faiseur de plans, il se rendait bien compte que la partie avait été gagnée par l'élan et par l'intrépidité des troupes, non par la science des généraux. De celle-ci il faisait volontiers bon marché, qu'il s'agît des Autrichiens aussi bien que des Français. A ses yeux ni les uns ni les autres n'avaient fait preuve de beaucoup d'habileté. Il les mettait sur la même ligne et, quand il voulait faire comprendre l'égale incapacité des deux états-majors, la veille de Solférino, il disait simplement : « Nous avons rencontré par hasard les Autrichiens qui ne s'y attendaient pas ». C'est le mot de la fin, c'est ce qui explique Sadowa et Sedan. Il avait suffi aux Prussiens de suivre les opérations des deux armées rivales en Italie pour savoir ce qui leur manquait, par quels points elles étaient vulnérables, par quels procédés analogues on pouvait les battre toutes deux !

A. MÉZIÈRES.

(1) Par Germain Bapst. Tome III, Paris. Plon 1904.

LIBRAIRIE

Actualités scientifiques, par Max de Nansouty. Librairie C. Reinwald, Schleicher frères et Cie, éditeurs, Paris, 1904.

M. Max de Nansouty vient de publier son volume annuel des « Actualités scientifiques » pour 1904 et, cette fois encore, ce livre de vulgarisation, se conformant à son titre, ne manque ni de science ni d'actualité; on a, en le lisant, l'impression d'une cinématographie scientifique inlassable. L'auteur part du radium, le grand succès de l'année, pour arriver à la description véridique du grand serpent de mer enfin aperçu. Mais, entre le radium et le serpent, que d'étapes allègrement parcourues! Voulez-vous du sucre de goudron, du caoutchouc artificiel, du simili-beurre? Tout cela se prépare à la cuisine électrique, et l'on en est avisé par télégraphie sans fil. Si les ballons captifs et les cerfs-volants vous intéressent insuffisamment, vous pouvez faire une intéressante excursion en ballon dirigeable. Le chapitre inquiétant de cet enragé vulgarisateur, c'est celui qu'il intitule « l'hypermicrobisme »; il nous affirme et nous démontre, microscope en main, que nos vieux ennemis les microbes sont l'enfance de l'art et que nous avons tout à attendre, — ne disons pas à espérer, — des « hypermicrobes » ! Après cela, il faut, comme on dit, tirer l'échelle pour cette année; mais, de quelles actualités scientifiques demain sera-t-il fait !

VIOLETTE IDEALE PARFUM NATUREL BOUBIGANT, 19, Faubt St-Honoré.

TOUX BRONCHITES MAUX DE GORGE

EAU DE BOTOT Dentifrice antiseptique supérieur. — Exigez la signature BOTOT. 17, rue de la Paix, Paris.

LA MUSIQUE

Le programme de la saison dans les théâtres de musique. — L'opérette chez elle. — Le Théâtre-Italien. — L'Opéra-Comique. — L'Opéra.

Les théâtres où l'on fait de la musique ont publié leurs programmes, et l'on sait déjà ce qu'il faut attendre de la saison prochaine. Cette saison nous apportera maintes choses nouvelles. D'abord on n'y verra pas de Théâtre-Lyrique. C'est une grande question de savoir s'il faut le déplorer ou non. Car s'il est vrai qu'un Théâtre-Lyrique ressuscita naguère *Iphigénie en Tauride*, ce qui suffit à justifier son existence et à la protéger contre l'oubli, il est tout aussi vrai que les autres théâtres lyriques défunts en ces dernières années n'ont pas eu d'utilité bien assurée. On les a vus naître, vivoter et retourner au néant sans avoir rien fait qui vaille : ni restituer à notre admiration un chef-d'œuvre des maîtres d'autrefois; ni révéler à notre curiosité une œuvre nouvelle véritablement significative, cette tâche-là étant réservée à l'Opéra-Comique, qui s'en acquitte à merveille. On n'aperçoit donc pas très clairement les services que pourrait rendre à la musique un Théâtre-Lyrique de plus, et l'on hésite à regretter trop vivement son absence.

La saison actuelle nous promet d'ailleurs des nouveautés moins négatives. L'une d'elles, et qui n'est pas des moins piquantes, c'est que l'opérette, lasse d'être tenue pour éphémère, veut établir ses titres à l'immortalité, démontrer qu'elle a ses classiques, tout comme la tragédie et le grand opéra, et que les cinquante ans d'âge qu'elle compte aujourd'hui lui constituent une noblesse assez ancienne déjà pour être respectable. Le théâtre des Variétés, où elle trouvait une hospitalité intermittente, lui appartient désormais tout entier; et le programme des représentations y sera formé, comme à la Comédie-Française ou à l'Opéra-Comique, d'un « répertoire » où figureront les opérettes illustres dont se réjouissaient nos pères, la *Belle-Hélène*, les *Brigands*, la *Vie parisienne*, *Chilpéric*, *Barbe-Bleue* et d'ouvrages nouveaux où l'on espère que se révèlera le génie des contemporains bouffons de ce temps. C'est un projet pour lequel je n'ai nul dédain et nulle aversion : au contraire. Le genre musical de l'opérette a d'excellentes raisons d'être. Que le langage musical, comme le langage ordinaire, possède le pouvoir d'être comique, trop d'exemples fameux l'affirment, depuis le *Barbier de Séville* jusqu'aux *Maîtres-Chanteurs*, pour qu'il soit nécessaire de le démontrer longuement. Il est légitime qu'il use de ce pouvoir qu'il possède; et légitime aussi qu'il ne se borne pas à un comique discret et tempéré, mais qu'il aille jusqu'aux extrêmes limites de sa faculté, jusqu'au comique véhément de la farce. On n'a pas de peine à concevoir qu'un grand musicien se divertisse à l'entreprise d'unir, pour produire ce comique, toutes les ressources de l'art des sons; la puissance expressive du chant, l'écho retentissant de l'harmonie, la force incisive et l'allégresse dansante du rythme, les combinaisons frappantes des timbres de l'orchestre et qu'en effet, il réussisse à créer cette œuvre, animée d'une fantaisie plus diverse, d'une verve plus abondante et plus nombreuse qu'aucune œuvre de lettres. Mais, bien qu'il y ait des parties d'opérette tout justement dans les *Maîtres-Chanteurs*, et que le final du second acte avec tous les personnages et Beckmesser, appartiennent à la sorte la plus magnifique de la force musicale, les grands musiciens n'ont eu que rarement souci de bouffonnerie, et la musique n'a pas encore son Rabelais. Elle n'a eu que de petits musiciens, mais ces petits musiciens ne sont pas sans avoir leur prix. D'abord, ceux par qui elle fut créée, les Hervé et les Offenbach, surent tout de suite faire d'elle quelque chose de particulier et de distinct, un être qui n'avait pas encore été, une forme nouvelle parmi les formes de l'art. Ils lui donnèrent un caractère, des traits, des vertus et des vices qui n'étaient qu'à elle, une gaieté violente, déréglée, excessive, une allure changeante et vagabonde, une fantaisie capricieuse jusqu'à l'incohérence et à la folie, et, dans le comique, une fougue brutale, une canaillerie voulue qui n'étaient pas sans raffinement. Ils avaient d'ailleurs l'un et l'autre des qualités musicales véritablement saillantes. La force rythmique était chez Offenbach d'une rare intensité : il a inventé nombre de rythmes qui portent coup, frappent l'esprit et se gravent dans la mémoire. C'est par l'élan irrésistible du rythme que les idées d'Offenbach saisissent d'abord la foule, et gagnent la victoire; et même c'est un trait qui lui est commun avec Beethoven. Hervé est plus inégal et plus incertain; mais il a par instants une fécondité bizarre de l'imagination musicale, une abondance de trouvailles imprévues et surprenantes dont le torrent vous emporte malgré vous : la finale du second acte de *Chilpéric* est en ce sens une des choses les plus divertissantes du monde. Entre les ouvrages de l'un ou de l'autre, et des opéras comiques que produisirent en France de 1830 à 1870 des compositeurs qui se croyaient plus élevés en dignité, entre la *Belle Hélène* et l'*Eclair*, entre le *Petit Faust* et *Si j'étais roi*, je n'hésiterais pas même un moment; et je ne serais pas uniquement guidé dans ma préférence pour le *Petit Faust* et la *Belle Hélène* par leur vivacité et leur gaieté plus fortes et plus divertissantes, mais aussi par la supériorité de leur qualité proprement musicale : il y a plus de musique dans la *Belle Hélène* que dans vingt *Si j'étais roi*. C'est pourquoi je trouve tout à fait légitime, lorsque tant d'opéras et d'opéras-comiques de valeur médiocre ou nulle demeurent au répertoire de nos théâtres officiels de musique, qu'un autre théâtre forme un répertoire permanent de l'opérette, où l'on puisse voir ses chefs-d'œuvre et ses titres de noblesse. Et si parmi les compositeurs contemporains il s'en trouve un qui, plutôt que d'accommoder à une épaisse sauce wagnérienne des livrets déplorablement destitués du moindre mot pour rire, orne des poèmes joyeux d'une musique follement bouffonne; si enfin l'entreprise nouvelle que l'on nous annonce doit aider la musique bouffe à avoir son grand musicien, je ne serai pas le dernier à dire tant mieux.

La saison d'opérette n'est pas l'unique nouveauté que nous promette l'an prochain : on nous annonce aussi une saison italienne. Après une interruption d'un quart de siècle, les soirées si chères à nos pères et aux pères de nos pères, ces belles soirées des Italiens d'antan vont être rendues aux amateurs du *bel canto*. C'est un projet encore qui me paraît fort bon et à quoi j'applaudis volontiers. Sans doute, il m'arrive de manifester quelque ennui lorsqu'une des scènes lyriques françaises consacre à la reprise d'ouvrages dont la valeur musicale est certainement petite, dont l'art manque de beauté, d'esprit, de noblesse, un temps et des soins qu'elles n'accordent qu'avec parcimonie aux chefs-d'œuvre et aux maîtres véritables, à Gluck, à Mozart ou à Weber; et l'ennui que j'éprouve à ces inutiles reprises est d'autant plus profond que, comme on l'a vu avec trop d'évidence dans le *Trouvère* et dans *Rigoletto*, nos chanteurs ni nos orchestres ne possèdent la sorte de style qu'il faut pour interpréter convenablement cette sorte de musique, qu'ils n'y mettent ni l'ardeur, ni la véhémence, ni l'excès, ni le mauvais goût qui lui conviennent, mais une solennité et une dignité bourgeoises qui la privent de toute vie et de tout agrément. Sans doute encore, lorsque nos théâtres subventionnés choisissent entre tous les compositeurs étrangers M. Leoncavallo et M. Puccini pour les installer dans le répertoire, la place faite à ces médiocres musiciens me paraît trop mal proportionnée à leur mérite pour que j'en puisse ressentir beaucoup de satisfaction. Mais aucune de ces causes de mécontentement ne s'applique au projet d'un Théâtre-Italien nouveau. Donizetti ni Bellini ne peuvent faire tort ici à Mozart et à Weber, puisqu'ils n'usurpent point leur place sur quelque scène déjà trop encombrée, mais qu'ils ont, pour se produire, une scène qui leur appartient en propre; et pareillement M. Mascagni, M. Giordano, M. Cilea et leurs émules ne nuisent point à Moussorgsky ni à M. Rimsky-Korsakof. Enfin ce n'est point par des chanteurs français, par des chefs d'orchestre français, déplorablement ternes, mornes et fastidieux dans *Rigoletto* et dans *Lucie*, que ces opéras seront interprétés, mais par des chefs et par des chanteurs italiens, qui interprèteront avec toute la furie et toute la langueur nécessaires une musique de leur pays et de leur race. Il me semble excellent que l'on nous fasse entendre, avec cette interprétation faite pour eux comme ils sont faits pour elle, des ouvrages jadis illustres, maintenant à demi oubliés; et aussi que l'on nous révèle les productions nouvelles de la jeune école italienne, qui, si elle n'est pas une des meilleures, est assurément une des plus bruyantes qui soient au monde, et que l'on nous donne l'occasion de la juger tout entière : grâces soient rendues au Théâtre-Italien.

Les projets des théâtres subventionnés sont plus connus encore et se passeraient presque d'être exposés. On sait que l'Opéra-Comique commencera la saison par des représentations du *Vaisseau Fantôme*, pour quoi sans doute il apprête une mise en scène et des décorations exactes et magnifiques, ainsi qu'il a coutume de faire. On sait encore qu'il a inscrit au programme de sa saison un nombre considérable d'œuvres nouvelles, parmi lesquelles il en est une qui éveille particulièrement la curiosité et l'intérêt : cette *Cabrera* d'un musicien de vingt ans qui alla chez eux vaincre les Italiens. Et l'on sait enfin que M. Albert Carré, tenace dans ses desseins et fidèle à sa volonté de doter Paris d'un Opéra populaire, a fait en sorte de pouvoir donner régulièrement avec sa troupe, en divers théâtres des faubourgs, des représentations vraiment faites pour le peuple : détour ingénieux par où l'on parviendra peut-être à accomplir une œuvre utile, maintes fois entreprise et maintes fois abandonnée déjà. Quant aux intentions de l'Opéra, nul ne les ignore : elles consistent à représenter *Tristan* et *Armide*. La représentation de *Tristan* a ses dangers; cette pièce, où l'action extérieure se réduit presque à rien, où tantôt deux personnages immobiles, et tantôt un seul, se répandaient en longs entretiens et en monologues plus longs encore, ne peut occuper la scène immense, émouvoir l'immense salle de l'Académie nationale de musique qu'avec l'aide d'une interprétation merveilleusement émouvante et profonde. Ce que l'on sait de l'interprétation vocale n'est pas sans permettre quelque crainte; tout est à craindre de l'interprétation orchestrale; rappelez-vous plutôt les *Maîtres-Chanteurs*, dont l'exécution aurait atteint à la perfection, n'eût été l'orchestre et son chef. Le mieux serait en pareil cas de convier à diriger les répétitions un kapellmeister particulièrement apte à comprendre et à exprimer l'œuvre : pour *Tristan*, M. Mottl serait tout désigné. On répond, il est vrai, que les chefs de l'Opéra tiendraient cet appel fait à un étranger pour une injure à leur dignité, et offriraient leur démission? Qu'on l'accepte donc. Chacun y gagnera : *Tristan*, l'Opéra, et le public. *Armide* a pour elle cette fortune, que le rôle principal sera tenu à l'Académie nationale de musique par l'artiste la mieux faite pour interpréter un tel personnage et représenter une telle héroïne, la plus sensible, la plus passionnée et la plus humaine de toutes les héroïnes de Gluck. Il faudra que l'orchestre et son chef s'accordent de leur mieux avec ces qualités. Il faudra aussi qu'on se garde de rien changer, comme le bruit a couru qu'on voulait le faire, à l'instrumentation de Gluck, sous prétexte qu'elle n'est pas assez nourrie pour la salle énorme de l'Opéra. L'expérience de Béziers est ici décisive : la musique de Gluck et l'orchestration de Gluck suffisent à remplir tous les espaces. Qu'on augmente, si l'on veut, le nombre de tous les instruments; qu'on n'introduise aucun instrument nouveau : ce que Gluck a fait est bien fait.

PIERRE LALO.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France